

Al-Faruq ... le Rigoureux, le Doux

Al-Hilal, novembre 1937.

C'est l'une des choses les plus aisées, pour un sculpteur habile, que de façonner à Umar ibn al-Khattab — que Dieu l'agrée — une statue qui unisse la vérité à la splendeur, et la précision qui satisfait le réel à la beauté qui satisfait l'imagination ; car l'histoire a conservé de Umar une image précise et fidèle qui n'admet ni doute ni controverse, en sorte que tous ceux qui lisent son histoire la voient de même, sans y différer ni se diviser dans l'admiration et la vénération qu'elle inspire, quels que soient les tempéraments et les natures, quelles que soient les opinions et les écoles, quelles que soient les façons de penser, de juger et de sentir.

Cette image précise, fidèle et splendide que l'histoire a conservée de Umar ne représente pas sa seule personne physique ; elle représente aussi sa personne morale, et la représente sous tous ses aspects : elle représente son cœur, elle représente son esprit, elle représente sa volonté, et elle représente aussi sa sensibilité. Et elle est fidèle en tout cela au-delà de tout doute possible, car elle est trop manifeste et trop évidente pour que le doute puisse l'atteindre ou que les avis puissent y diverger.

Je ne sache pas que l'histoire des califes et des rois musulmans ait jamais été aussi fidèle à dépeindre le caractère de l'un quelconque des califes et des rois qu'elle l'a été à dépeindre le caractère de Umar ibn al-Khattab.

Et ce qui est étrange, c'est que ce caractère n'était ni facile ni simple en lui-même ; il était au contraire difficile et complexe, comme on le verra bientôt — mais il était si puissant, puissant au point que l'histoire fut impuissante à lui résister, et dut ainsi l'accepter tel qu'il était, sans pouvoir y rien ajouter ni rien retrancher, mais le recevant tout entier et le transmettant tout entier aux générations ; et les siècles ont passé après les siècles, et il demeure tel qu'il est, le temps étant incapable de le toucher d'un ajout ou d'une diminution.

Si un sculpteur habile avait lu ce que l'histoire a conservé du portrait de Umar, puis avait voulu en rendre l'image par les moyens propres à son art, et façonner cette statue de Umar, il aurait réuni deux qualités étranges à la fois : il eût été copiste et non créateur, et il eût été en même temps splendide et admirable, éblouissant les esprits, captivant

les cœurs, et emplissant les regards et les cœurs.

Mais Umar fut le second des califes des musulmans, de sorte que son rang religieux, sa place auprès du Prophète, et sa position dans l'islam lui-même, tout cela l'élève au-dessus de ce qui peut être objet de l'art du peintre ou du sculpteur.

Efforçons-nous donc de recourir à l'art de la parole pour en tracer le portrait à l'intention de la jeunesse d'aujourd'hui, car Umar, à notre sens, est le plus grand caractère qu'on puisse proposer à la jeunesse ; car elle y trouve le meilleur de ce que nous souhaitons qu'elle trouve parmi les exemples que nous voudrions la voir contempler longuement, méditer et dont elle se laisse émouvoir, afin qu'elle puisse peut-être s'élever quelque peu vers eux.

Et ce qui, d'abord, nous importe dans l'histoire de Umar, c'est qu'il fut le lieu de rencontre d'un ensemble de qualités contradictoires, dont chacune renie l'autre avec la plus grande vigueur, dont chacune repousse l'autre avec la plus grande force — mais Dieu les avait accordées entre elles et avait uni leurs mesures en une harmonie étrange, de sorte qu'elles se rencontrèrent sans se heurter ni se détourner l'une de l'autre, et qu'aucune d'elles n'effaça la trace de l'autre. Elles s'unirent au contraire dans la plus belle des unions et s'accordèrent dans le plus merveilleux des accords, comme s'accordent des voix discordantes et comme s'harmonisent des mélodies éloignées dans une pièce musicale splendide, au point que la personne de Umar devint un signe éternel parmi les signes de la musique que chante l'histoire des musulmans, et que chantera toujours tant que durera l'islam et tant que l'islam aura une histoire.

Et plus étrange encore, certaines de ces qualités n'étaient pas nées nouvellement dans la personne de Umar, mais existaient déjà, dispersées, dans sa famille et ses plus proches parents avant même que Umar n'existât.

Ce jeune homme qurayshite grandit donc et hérita quelque chose de ces qualités, car son père, al-Khattab ibn Nufayl, était un homme rude et dur qui, s'il se distinguait par quelque chose parmi les siens, se distinguait par la sévérité et la violence, par l'attachement au vieil ordre hérité, et par un zèle étrange à défendre et à protéger ce vieil ordre hérité. Et son cousin Zayd ibn Amr ibn Nufayl était un homme doux et tendre, d'une sensibilité délicate, au cœur pur, à la nature nette, prêt à une foi sincère, détestant les vieilles coutumes, d'un zèle ardent pour le

renouveau. Il douta de l'idolâtrie de son peuple, puis la rejeta, et chercha une religion pure et une foi sans mélange, et se mit à dénoncer devant Quraych ce qu'elle pratiquait ; Quraych l'écoutait, puis se détournait de lui et ne se souciait pas de ce qu'il disait — mais al-Khattab ibn Nufayl lui tint tête, puis s'opposa à lui, puis s'acharna dans sa persécution jusqu'à le rendre misérable, puis l'emprisonna à La Mecque, puis excita contre lui les jeunes gens jusqu'à le contraindre à se cacher et à ruser pour fuir La Mecque, afin de chercher, chez les juifs et les chrétiens, ce qu'il aimait de la religion. Et Zayd s'enfuit avec sa foi nouvelle, ou avec sa disposition pour cette foi nouvelle, et se mit à chercher ce qu'il aimait tantôt chez les juifs, tantôt chez les chrétiens, jusqu'à désespérer des uns et des autres ; il revint alors à La Mecque, mais fut tué par trahison quelque part en chemin.

Et Umar hérita de sa famille ces deux qualités, et fut ainsi à la fois sévère et tendre, extrême dans la sévérité comme dans la tendresse, et sa conversion à l'islam fut elle-même une manifestation de ces deux qualités contradictoires. Il sortit un jour — jeune homme qui venait de dépasser la vingtaine, résolu à redoubler sa fureur contre les musulmans, à comploter contre eux et à les frapper — cherchant la première occasion qui lui permît de fondre sur ces novateurs, et il rencontra un homme parmi les musulmans et engagea avec lui une conversation sur l'islam, voulant amener cette conversation vers la violence et l'agression, lorsque cet homme l'informa que l'islam avait envahi sa propre famille et s'y était établi, et que sa sœur s'était convertie, ainsi que son mari ; sur quoi Umar se dirigea vers sa sœur, résolu à s'en prendre à elle et à son mari, et lorsqu'il atteignit la maison, il entendit une récitation, et lorsqu'il frappa à la porte, ceux qui s'y trouvaient furent saisis d'effroi et le réciteur de la maison se cacha, et Umar entra chez sa sœur et l'interrogea, et elle ne lui cacha rien, de sorte qu'il se jeta sur elle et sur son mari, et qu'ils lui tinrent tête et lui montrèrent la feuille qu'ils étaient en train de lire ; et à peine eut-il récité quelques versets du Coran que sa violence et sa fureur le quittèrent, et qu'il se mua en douceur, en tendresse, en miséricorde et en compassion.

Et il s'enquit du lieu où se trouvait le Prophète ; et lorsqu'on le lui indiqua, il se rendit là où le Prophète et ses compagnons étaient réunis, et lorsque les compagnons du Prophète sentirent son approche, ils s'en effrayèrent et s'en méfièrent, sauf un seul homme, Hamza ibn Abd al-Muttalib, qui n'était ni moins fougueux ni moins puissant que lui, et qui l'attendit de pied ferme, et le reçut avec la même violence et la même

force avec lesquelles les musulmans avaient cru qu'il venait ; mais le Prophète le reçut d'un accueil à la fois ferme et doux, et il ne fallut guère de temps avant que Umar n'embrassât l'islam et que les musulmans ne s'écriassent de joie, sachant que Dieu avait affermi Sa religion par le plus cher à Lui des deux hommes : Umar ibn al-Khattab et Amr ibn Hisham ibn Abi Jahl — comme le Prophète avait coutume de s'enquérir de chacun d'eux, chaque jour.

Et dès ce jour, les musulmans purent accomplir leurs prières ouvertement, quand auparavant ils les dissimulaient, et prendre la mosquée pour lieu de réunion, quand auparavant ils n'y paraissaient qu'un à un.

Cette sévérité extrême et cette tendresse merveilleuse dépeignent Umar tout au long de sa vie. Elles le dépeignent compagnon du Prophète, conseiller d'Abou Bakr, et chef des musulmans ; elles le dépeignent lorsque le Prophète voulut conclure le traité de Houdaybiyya et que Umar s'opposa à ce traité, disant au Prophète : comment accepterions-nous l'humiliation dans notre religion ?! Et elles le dépeignent lorsqu'il vit le sérieux de Dieu et de Son Messenger dans ce traité, et qu'il s'y soumit, satisfait et croyant, de la plus sincère satisfaction et de la plus pure foi. Elles le dépeignent lorsqu'on annonça que le Messenger de Dieu était mort, et qu'il le nia avec la plus grande vigueur et menaça du glaive ceux qui l'annonçaient, jusqu'à ce qu'il entendît la parole de Dieu, exalté soit-Il : « Muhammad n'est qu'un messenger ; des messagers ont déjà passé avant lui. S'il mourait, donc, ou s'il était tué, retourneriez-vous sur vos talons ? Quiconque retourne sur ses talons ne nuira en rien à Dieu ; et Dieu récompensera les reconnaissants » — et alors il se soumit au décret de Dieu, satisfait de lui, y croyant, de la plus sincère satisfaction et de la plus pure foi. Elles le dépeignent lorsqu'il s'appliqua avec ardeur à régler les affaires des musulmans et qu'il prit le serment d'allégeance pour Abou Bakr, tendant lui-même sa main pour ce serment avant même que la consultation ne fût achevée, jusqu'à ce que, les choses s'étant apaisées, les cœurs rassérénés et la parole de la communauté devenue une, il reconnût en lui-même cette précipitation et dît, au sujet du serment à Abou Bakr : ce fut une épreuve dont Dieu épargna le mal aux musulmans.

Elles le dépeignent dans tout ce que vous lisez de ses attitudes, chaque fois qu'il se trouvait dans le sérieux de l'action, que les choses exigeaient résolution et fermeté, puis, une fois les choses apaisées et la tempête calmée — et l'histoire a condensé ces images étranges et merveilleuses dans ce qu'elle a rapporté : que Umar était le plus prompt

des hommes à la colère lorsqu'il se fâchait, et que, lorsqu'il s'emportait, rien ni personne ne pouvait lui tenir tête ; mais que, lorsqu'on évoquait Dieu ou qu'on récitait le Coran, il s'attendrissait jusqu'à devenir la tendresse même.

Et l'histoire a condensé cette image merveilleuse aussi, dans ce qu'elle a rapporté de lui lorsque les gens se réunirent autour de lui au moment du pèlerinage, et qu'il s'enquit de la conduite de ses agents dans les provinces ; et l'un des musulmans se leva et affirma que son agent l'avait frappé, et Umar n'accepta rien d'autre que ce cet homme obtînt réparation du gouverneur devant une assemblée des musulmans, et les gouverneurs se mirent à lui peindre le tort que cela ferait en affaiblissant l'autorité et en enhardissant les sujets contre leurs gouverneurs, mais il n'en tint aucun compte, car le Messenger de Dieu lui-même s'était soumis à la réparation contre sa propre personne, au point que les agents furent contraints d'apaiser cet homme et de lui racheter son droit à prix d'or — et sans cela, l'assemblée des musulmans aurait vu un homme du commun abattre son fouet sur le corps d'un gouverneur, l'un des gouverneurs des provinces.

Umar était sévère au point de craindre Dieu dans sa sévérité même, et il était doux au point de craindre Dieu dans sa douceur même, et il usait auprès des gens tour à tour de sa sévérité et de sa douceur ; mais envers lui-même et sa propre famille, il n'usa jamais que de sévérité, et jamais la douceur ne trouva chemin vers son cœur. Et Umar était d'une jalousie extrême pour les biens des musulmans, appelant ses agents et ses gouverneurs à rendre des comptes dans une vérification dont le moindre qu'on puisse dire est qu'elle était rigoureuse ; il ne choisissait un gouverneur pour aucune charge sans avoir d'abord fait le compte de sa fortune avant son gouvernement, puis il le suivait ensuite pour voir comment sa fortune avait augmenté, d'où venait cette augmentation, et quel rapport elle avait avec ce qui lui avait été accordé en traitement. Et il ne se faisait pas scrupule, après avoir destitué un gouverneur, de partager sa fortune avec lui, lui en laissant la moitié et rendant l'autre moitié aux musulmans.

Et il était généreux des biens des musulmans jusqu'aux limites extrêmes de la générosité ; à peine les sommes qui lui venaient des provinces et des régions s'étaient-elles rassemblées auprès de lui qu'il les répandait parmi les musulmans d'une manière vraiment merveilleuse, n'omettant ni homme, ni femme, ni garçon, ni fille, dans aucune famille proche ou lointaine de lui, sans lui attribuer sa part de ces biens, lui

rendant son dû, et lui rendant, au-delà de son dû, un surcroît de largesse. Et il ne confiait jamais cela à personne d'autre, mais s'en chargeait lui-même, et suivait les affaires des gens non pour les connaître pour elles-mêmes, mais pour savoir si les gens avaient quelque plainte à son endroit, si les gens trouvaient en lui quelque chose à reprocher — car il ne se fiait ni à lui-même ni aux gens pour garantir cette justice sans surveillance.

Et les musulmans furent frappés de sécheresse en terre d'Arabie une année ; lisez donc les récits de Umar durant cette année, et vous lirez ce que les lettres et l'histoire ont conservé de plus merveilleux dans quelque nation, quelque génération, quelque époque que ce soit, dépeignant la sollicitude envers les sujets et le dévouement qu'il leur portait, la compassion pour eux, la sévérité envers les forts et la miséricorde envers les faibles.

Il chargea ses agents dans les provinces de lui envoyer nourriture et vêtements pour les gens, et dépêcha ses messagers à travers les confins et les régions de la péninsule, pour distribuer la nourriture, égorger le bétail et vêtir les gens, et lui-même s'en chargea à Médine et aux alentours, et refusa d'être nourri dans sa propre maison chaque fois que les musulmans se réunissaient pour le repas public.

Le beurre se fit rare et la viande se fit rare, et il s'interdit alors le beurre et la viande et s'imposa le pain et l'huile, afin que les musulmans trouvent soulagement. Et la chaleur de l'huile l'incommodait, de sorte qu'il demanda à son affranchi de la lui cuire pour en atténuer la chaleur, mais cela ne servit à rien, et son ventre se mit à gronder ; alors il lui dit : « Gronde tant que tu voudras — tu ne goûteras rien d'autre que de l'huile jusqu'à ce que les musulmans trouvent soulagement. »

Et Umar était le plus hardi des hommes envers les hommes, au point que les forts le craignaient et redoutaient de le rencontrer, et les grands parmi les Compagnons lui envoyaient des intermédiaires pour lui demander de la douceur envers les gens, tant ils étaient eux-mêmes trop impressionnés par lui pour lui exposer leurs propres besoins ; mais, au même moment, il était le plus craintif des hommes devant les faibles, les démunis et les déshérités. Le plus humble des hommes, le moindre d'importance, pouvait se montrer hardi envers lui et le rencontrer avec des propos qu'il n'aimait pas, et il écoutait, puis s'excusait, puis pleurait, puis demandait pardon.

Et la plus merveilleuse des qualités que l'on rencontre dans le caractère de Umar est cette conception qu'il s'était formée du califat, depuis le jour où il en prit la charge jusqu'au jour de sa mort, et qu'il a lui-même dépeinte de façon merveilleuse par sa brièveté, sa précision et sa franchise véhémence, lorsqu'il s'adressa aux gens pour la première fois après le serment d'allégeance, disant : « Ô gens, vous avez été éprouvés par moi, et j'ai été éprouvé par vous. »

Car le califat, pour Umar, est une épreuve pour le calife et pour les sujets à la fois, chacun éprouvé par l'autre, et chacun tenu de supporter l'épreuve avec fermeté, d'y faire preuve de patience, et d'en sortir et d'en franchir les difficultés sain et sauf, sans tache en lui-même, ni dans son caractère, ni dans sa foi, ni dans aucune de ces nombreuses facultés complexes qui forment la conscience de l'homme d'honneur.

Et si le calife est toujours mis à l'épreuve, toujours éprouvé par ses sujets, il lui incombe, pour lui-même et pour les gens, et il lui incombe pour Dieu qui a la charge de ses affaires et des affaires des gens, de se demander constamment compte des choses grandes et petites, et de ne jamais entreprendre une affaire, petite ou grande, sans savoir ce qu'il entreprend et ce qui le pousse à entreprendre telle ou telle affaire, sans estimer qu'il en sera interrogé et sans préparer sa réponse à cette question lorsqu'elle lui sera posée — il en sera interrogé au Jour dernier, lorsque Dieu l'interrogera sur le grand et le menu de ses actes, et il pourra en être interrogé à chaque instant et par chaque être humain, car en assumant cette charge il s'est exposé à cette question, ayant pris en charge un dépôt dont tous les gens partagent le compte, et dont le compte, au bout du compte, lui revient seul devant son Seigneur, qui lui a confié les affaires des gens à la condition qu'il Lui en rende compte, de ce qu'il a fait et de ce qu'il a omis.

Et je ne sache pas qu'un calife des musulmans, ni un roi parmi eux, ait reçu ce que Umar a reçu de cette conscience sensible, poussée jusqu'à l'extrême de ce que la conscience peut ressentir. Cela se manifesta dans toutes ses relations avec les gens d'une manière si forte, si convaincante, qu'on le compara à la balance précise qui ne peut ni pencher ni tricher ; et je ne sache pas qu'un calife des musulmans, ni un roi parmi eux, ait eu si présent à chaque instant — éveillé et endormi, à l'œuvre et au repos, s'attelant aux plus graves des affaires comme aux plus légères — le compte que Dieu lui demanderait, comme Umar l'eut.

Il entra chez sa fille Hafsa, Mère des croyants, et elle lui présentait du pain et un bouillon où elle avait mis de l'huile, et il s'en détournait, disant : « Deux mets dans un seul plat ?! Non, par Dieu, je n'y goûterai point. » Et il entra chez un homme des musulmans et lui demandait à boire, et l'homme lui présentait une boisson, et il demandait : qu'est-ce ? Et lorsqu'il apprenait que c'était du miel, il s'en détournait, disant : « Non, par Dieu — Dieu m'en demanderait-Il compte ?! » Et il remit à l'un des Perses une chemise à lui pour qu'il la refasse, et le pressa de hâte ; le Perse lui apporta deux chemises qu'il avait confectionnées, et Umar lui demanda : n'y a-t-il rien du bien public là-dedans ? Et le Perse répondit : rien que le fil. Et Umar le réprimanda, disant : va-t'en, et rends-moi ma propre chemise — et le Perse lui rendit sa chemise, pas encore sèche.

Car il voyait Dieu lorsqu'il se levait le matin et Le voyait lorsqu'il se couchait le soir, et se représentait lui-même debout devant Lui, Lui rendant compte de ce qu'il avait fait et dit.

Et il eut, à cet égard, des merveilles, toutes étonnantes, et dont beaucoup portent véritablement aux larmes. Il équipa une caravane pour la Syrie — car il faisait commerce pour vivre — et eut besoin de trois mille dirhams, et envoya donc à Abd al-Rahman ibn Awf pour lui emprunter cette somme ; et Abd al-Rahman dit au messenger : qu'il l'emprunte plutôt au trésor public. Et lorsque Umar rencontra ensuite Abd al-Rahman, il lui demanda : est-ce toi qui as dit cela ? Il répondit : oui. Umar dit : si j'empruntais ces dirhams au trésor public, et que la mort vînt ensuite à me saisir, les musulmans diraient : portez-les au compte du Commandeur des croyants et laissez-les à la famille du Commandeur des croyants, et Dieu m'en demanderait compte au Jour de la Résurrection ; mais si je les empruntais à un homme chiche tel que toi, et que la mort vînt ensuite à me saisir, il ne les porterait pas à mon compte, ni ne les laisserait à ma famille, avant qu'elles ne lui fussent rendues.

Et lorsqu'il fut poignardé et qu'il revint de son premier évanouissement, la première chose qui le préoccupa et l'inquiéta fut de savoir si son agresseur avait été l'un des musulmans ; et lorsqu'il apprit que son agresseur avait été l'esclave d'al-Mughira ibn Shu'ba, il fut satisfait et son esprit s'apaisa, car il sut que son meurtrier ne pourrait lui demander compte devant Dieu d'aucun tort qu'il lui eût fait ni d'aucun mal qu'il lui eût apporté.

Et de là vient que Umar ne fut pas seulement sévère envers les gens par la résolution avec laquelle il les traitait, mais le fut aussi par la sévérité qu'il s'imposait à lui-même. Et nombre de musulmans, voyant chez leur chef ce mode de vie dur et rude, avaient honte d'adoucir le leur propre, ou de le laisser paraître, et envoyaient parfois sa fille Hafsa, Mère des croyants, comme intermédiaire, pour lui demander d'être plus clément envers lui-même, et de lui permettre, à elle, quelque chose, si peu que ce fût, des bonnes choses de la vie, à quoi il répondit : « Tu as bien conseillé les tiens, et tu as trahi ton père ! »

Et de même sa conscience était délicate de sentiment, rigoureuse dans sa vigilance, l'interrogeant sur toute chose avant que les gens ne l'interrogent, et avant que Dieu ne l'interroge. Et c'est ainsi qu'il s'acquitta de son épreuve durant tout son califat — mais la seule chose hors de doute est que ses sujets ne s'acquittèrent pas de leur propre épreuve comme il s'acquitta de la sienne, ni ne tinrent ferme sous l'épreuve comme il tint ferme.

Et cette vigilance de la conscience n'est pas donnée à tous les hommes indistinctement, mais seulement aux meilleurs d'entre eux et aux plus distingués, et, dans la mesure où Umar l'a connue, elle n'est guère donnée qu'à l'homme singulier et rare, de loin en loin — ou disons, d'un long siècle à un autre long siècle.

Et lorsque les musulmans de la péninsule arabique furent éprouvés par la sécheresse et que l'année pesa durement sur eux, cette vigilance de la conscience se manifesta dans la vie de Umar, dans ses paroles et dans ses actes à la fois ; car il disait aux gens : Dieu vous a éprouvés par moi et m'a éprouvé par vous ; et je ne sais si c'est une faute de ma part, ou une faute de la vôtre, ou une faute devenue générale parmi nous, pour laquelle le châtement nous a tous atteints en commun.

Et il dirigea pour les gens la prière de demande de pluie, et sa prière ne fut qu'une demande de pardon tout du long, au point que les gens crurent qu'il ne demanderait rien à Dieu sinon le pardon, mais, à la toute fin de la prière, il demanda à Dieu de faire pleuvoir sur les gens.

Et Umar fut le premier des califes à se montrer rigoureux pour connaître la condition des gens, comme je l'ai dit, afin de savoir quel tort il aurait pu leur faire ou quel mal il aurait pu leur apporter. Chaque fois que la nuit tombait, il priait, prolongeant sa prière, puis sortait déguisé pour suivre les nouvelles des gens et écouter leurs propos — et cela lui servit, et redressa beaucoup d'affaires parmi les gens.

Il avait institué le traitement pour les hommes, les femmes, les jeunes gens, les jeunes filles, et pour les enfants une fois sevrés, et une nuit il entendit un enfant pleurer amèrement, et demanda à sa mère la cause de ces pleurs, et elle lui donna une réponse qui ne le satisfit pas, et l'enfant reprit ses pleurs, et Umar reprit ses questions, et cela se répéta entre l'enfant et Umar jusqu'à ce que la femme, lassée de ce questionneur insistant, lui dît : « Tu m'as bien fatiguée depuis cette nuit — ne sais-tu pas que le fils d'al-Khattab ne donne rien aux enfants avant le sevrage ? Je hâte donc le sevrage de cet enfant pour que nous obtenions son traitement du trésor public. » Et Umar se détourna de la femme, affligé et désolé, disant : « Malheur à Umar — combien d'enfants des musulmans a-t-il tués ! » Puis il ordonna aux hérauts de proclamer parmi les gens : « Achevez d'allaiter vos enfants, car leur traitement leur est dû dès leur naissance. »

Umar n'a point connu les systèmes du gouvernement démocratique tels que les Grecs et les Romains les ont connus en certaines de leurs époques, mais sa conscience sensible, son instinct droit, son cœur vif, son souci de la justice et sa crainte de l'injustice, tout cela le conduisit vers quelque chose qui n'est pas éloigné de l'ordre démocratique. Et peut-être, si Umar avait vécu, eût-il institué pour les musulmans un ordre démocratique arabe de son invention.

Il consultait ceux qui l'entouraient parmi les Compagnons du Prophète et les notables du peuple sur toute difficulté qui se présentait à lui, mais il tenait par-dessus tout à diriger lui-même le pèlerinage chaque année, et à assister au moment où se réunissait le peuple des provinces, et il ordonnait à ses agents de se présenter devant lui à la tête de ceux qui dépendaient d'eux ; et lorsque venait ce moment et que ces délégations étaient présentes, il écoutait les agents au sujet des sujets, et écoutait les sujets au sujet des agents, et établissait la justice et l'équité entre les uns et les autres.

Et ainsi le pèlerinage devint, pour Umar, un moment politique où il passait en revue les affaires des provinces sous le regard des gouvernants et des gouvernés réunis. Et qui sait, si Dieu avait prolongé sa vie, ce qu'aurait pu devenir cette assemblée politique organisée ?!

Et une autre des qualités de Umar était sa haine de l'affectation, et son mépris pour ceux qui l'affectaient. Il lui arrivait de tarder un peu à la prière, et lorsqu'il sortait, il s'asseyait sur la chaire et s'excusait auprès des gens, disant : ma chemise m'a retardé — on lui avait lavé sa chemise,

et il avait attendu qu'elle sèche, puis était sorti vers les gens une fois obtenu ce qu'il voulait. Et on lut devant lui la parole de Dieu, exalté soit-Il : « et des fruits, et du fourrage » — et quelqu'un demanda : qu'est-ce que le fourrage ? Et Umar dit : voilà bien de l'affectation — quel mal y a-t-il pour toi à ne pas savoir ce qu'est le fourrage ?!

Et si je me mettais à énumérer les qualités merveilleuses de Umar et ses traits distingués, je craindrais d'épuiser tout ce volume d'al-Hilal sans satisfaire pour autant mon propre besoin, ni celui des lecteurs — mais vous conviendrez avec moi, je pense, que ce que je vous ai présenté de son portrait suffit amplement à établir ce que j'avançais à l'ouverture de ce chapitre : qu'il est parmi les choses les plus aisées de façonner pour Umar une statue précise et merveilleuse, sans que le sculpteur ait besoin de recourir à l'imagination.

Et l'histoire a conservé l'image physique de Umar comme elle a conservé son image morale, car Umar était grand, dépassant tous les hommes en taille, large et corpulent, et lorsqu'il marchait, il marchait d'un pas rapide, et il était de teint clair, sauf en l'année de la sécheresse, où, s'étant borné à manger de l'huile, son estomac en fut gâté et son teint quelque peu noirci — et il est très probable que ceux qui l'ont décrit comme noir de teint ne l'avaient vu qu'en cette année-là.

Et voici une autre qualité par laquelle je clorai ce chapitre, car Umar a lui-même clos sa vie par elle : la tendresse, la délicatesse, la pudeur et le respect pour l'inviolabilité des foyers. Umar tenait beaucoup à être enterré auprès de ses deux compagnons à sa mort ; aussi, lorsqu'il fut poignardé et sentit la mort venir, il appela son fils Abdullah et lui dit : « Va trouver Aïcha, Mère des croyants, et dis-lui : Umar ibn al-Khattab te présente le salut — et ne dis pas : le Commandeur des croyants, car je ne suis plus le commandeur des croyants — et demande-lui la permission qu'il soit enterré auprès de ses deux compagnons. » Abdullah s'en alla donc et dit cela à Aïcha, et revint auprès de son père avec sa permission ; et Umar dit à son fils : « Lorsque je mourrai, portez-moi sur une civière, et lorsque vous arriverez à la maison d'Aïcha, n'entrez pas avant d'avoir demandé la permission. » Et l'on porta la civière de Umar, et lorsqu'ils parvinrent à la maison d'Aïcha, ils dirent : Umar ibn al-Khattab demande la permission d'Aïcha, Mère des croyants ; et ils ne firent entrer la civière qu'après qu'Aïcha eut donné sa permission. Et c'est là que fut enterré Umar ibn al-Khattab, auprès de ses deux compagnons, Muhammad, Messenger de Dieu, et Abou Bakr, premier des califes des musulmans.